

**Marie Laberge**

**Affaires  
privées**

roman

QuébecAmérique

« Tu n'y songes pas ? Sérieusement ? »

Une subtile envie de tuer envahit Patrice Durand. La ravissante jeune femme assise devant lui touille son café d'un geste délicat, les yeux rivés aux siens, railleurs : « Qu'y aurait-il de mal à cela ? Du reste, elle est ravie. Tu n'as quand même pas l'intention de la priver de cette joie pour une vétille administrative ?

— Tu lui en as parlé, de surcroît ? Avant même de me consulter ?

— Bien évidemment ! Je n'entreprendrais aucune démarche avec toi si l'idée ne l'avait pas d'abord emballée. J'ai appris à me préserver. Un peu tard, peut-être, mais j'ai appris. »

Ces yeux verts de chatte satisfaite ont-ils déjà eu un effet séducteur sur lui ? Patrice n'arrive pas à s'en souvenir. Il se retient pour ne pas sauter sur elle et la secouer jusqu'à ce qu'elle renonce à son projet. Si au moins elle se montrait fair-play ! Si elle l'attaquait directement au lieu de passer par leur fille, il pourrait se défendre. Mais ce mélange des territoires est la grande réussite de Delphine depuis leur divorce : ce n'est pas à se préserver qu'elle a appris, mais plutôt comment procéder pour gagner. Et passer des jérémiades au contrôle de ses rencontres avec leur fille est vite devenu le nerf de la guerre.

Il sait qu'il devrait se taire, affecter une sagesse dont il se sent totalement incapable. Il bout intérieurement, et Delphine savoure sa victoire en dégustant son expresso.

Les dents serrées, il fait signe au serveur. Il se concentre sur son portefeuille en évitant soigneusement de lever les yeux sur son ex qui abat sa dernière carte.

« Je t'en prie, ne fais pas cette tête, Patrice. C'est l'affaire d'une dizaine de jours et tu viens de l'avoir pour les vacances de la Toussaint. Avoue que c'est fort peu de chose ce que je te demande... »

— Ce qui ne serait pas mal, c'est que tu me consultes avant de lui en parler.

— Bien sûr... si tu avais été à Paris, je l'aurais fait volontiers. Mais tu es revenu tout juste d'une mission au Canada si tu te rappelles... j'ai même cru que tu n'y serais pas pour prendre Amélie le jour convenu.

— Mais c'est du grand n'importe quoi ! Mon portable n'est jamais coupé. Je suis joignable en permanence, où que ce soit. Tu étais en mesure d'appeler, non ?

— Tu me vois t'annoncer mes fiançailles au téléphone ? Ou par mail ? Ça ne se fait pas !

— Ça ne se fait pas quand l'ex éprouve encore le moindre sentiment... ce qui est loin d'être le cas entre nous. »

Il voudrait tordre ce joli cou et en finir avec cette discussion inutile. Il est si furieux que ça lui enlève l'envie de se battre. Il ne désire rien d'autre que partir et l'envoyer au diable.

Delphine pose une carte de visite devant lui : « Pour ne pas que tu m'accuses de kidnapping, ce sont les coordonnées de Didier à New York. Et je t'en prie, essaie de ne pas gâcher »

la fête en sermonnant Amélie. Sa présence compte énormément pour nous. Et je promets de t'avertir des mois à l'avance pour la date du mariage... en priorité absolue. »

Et elle se trouve drôle ! Patrice la regarde partir en tripotant la carte. Tribeca... l'endroit à la mode, bien évidemment. *What else ?* comme disait cet acteur dont toutes les femmes sont folles. Il range l'adresse méticuleusement : si Delphine s'imagine qu'il va laisser sa petite fille de cinq ans partir à New York sans fouiller le passé du mec fantastique qui invite, elle se goure. Qu'il soit friqué, qu'il baise comme un dieu, il s'en tape. Mais qu'il ne débusque aucune tache au passé de cet homme, sinon il bloque le projet.

Patrice ne s'illusionne pas : il sait déjà que la fiche d'un type qui s'appelle Didier de Brabant, un Français dont les parents gèrent une fortune en terre bordelaise, sera nickel.

Il s'apprête à passer un Noël seul et à ronger son frein.

\*\*\*

Il est quatre heures du matin quand Vicky ouvre les yeux. Il fait encore nuit noire : les joies du décalage. Elle suit l'odeur de café et le rai de lumière qui éclaire le corridor. Martin lève la tête de son écran : « Chanceuse ! Je me suis réveillé à trois heures. »

Elle enlace son amoureux et se penche vers l'écran : 119 messages ! Elle recule vivement : impossible de penser à ce qui l'attend sans avaler un café. Ils ont bien fait de revenir le samedi pour se garder une zone tampon. Elle ne veut pas imaginer ce qui sera empilé sur son bureau lundi matin.

Elle s'installe dans le confort moelleux de la causeuse pour boire son café. Dire qu'il y a deux jours, ils étaient à Venise à célébrer son anniversaire dans un climat beaucoup plus généreux que celui de Montréal en novembre. Tout, absolument tout était parfait. Elle trouve franchement difficile de revenir à la réalité quotidienne après cet intermède idyllique.

« Va falloir qu'on planifie un autre voyage, Martin, sinon l'hiver va être long. »

Il la rejoint en souriant : rien ne lui plaît davantage que ces échappées. S'il n'en tenait qu'à lui, ils seraient sur la route six mois par année. C'est plutôt Vicky et son travail à la Sûreté du Québec qui posent problème.

« Tes *cold cases* vont te reprendre dès demain matin et on pourra pas partir avant longtemps. À moins que... tu sais qu'on est déjà à un mois de Noël ?

— Tu sais que t'as une famille, Martin ? Tu sais que j'ai encore une mère qui compte sur moi ? On a privé tout le monde de mes cinquante ans, je pense pas qu'on réussisse à se sauver pour Noël. Surtout que ta mère aurait bien voulu souligner les années qui nous séparent. Je parlais d'un voyage, pas d'une révolution.

— Dommage !

— Je sais bien... on pense pas à Noël, O.K. ? C'est notre dernière journée de congé, on fait du lavage et on pense à rien de plate, O.K. ?

— Tu te souviens qu'on a dit oui à l'invitation à souper de maman ?

— On a dit oui ? T'es sûr ?

— On était assommés à cause du retard de l'avion... pis on a dit oui.

— Tu sais que ça se peut que je me sente malade dans... cinq ou six heures ? »

Martin grimace: l'idée de manger seul avec sa mère le ravit. Il prend sa tasse vide et va se verser du café à la cuisine. « Écoute tes messages sur ton cell. Je pense que Brisson a une urgence.

— Brisson ? De quoi tu parles ? »

Elle ne voit pas comment Martin pourrait deviner que son patron a laissé un message, surtout que son cellulaire est resté avec tout ce qui concerne le bureau dans son porte-document de l'Unité.

Martin lui tend une liste : « J'ai écouté nos messages et j'ai rien effacé parce que c'était tout le temps pour te souhaiter bonne fête... sauf Brisson qui m'a l'air d'avoir un beau gros cas à te mettre sur les bras.

— Ouais, ben ça va attendre à demain.

— Écoute-le, ça avait l'air ben spécial. Pis pressant. »

\*\*\*

Rémy Brisson s'assoit gauchement et, après s'être de nouveau excusé de son insistance, il plonge : « C'est un service que je veux te demander. Si tu peux pas, tu le dis et on en reste là. Aucune obligation de ta part. Y a personne au bureau qui sait ça... pis personne le saura. Mais j'ai besoin de toi.

— J'ai compris, Rémy. Sinon pourquoi vous seriez ici un dimanche ? C'est quoi ?

— Une de mes connaissances... de mes bonnes connaissances en fait, a perdu sa fille. Un suicide, apparemment. La petite avait quinze ans. T'imagines dans quel état sont ses parents. Fille unique. Aucun, mais aucun problème avec elle. Bon rendement scolaire, toujours dans les trois premières, une belle fille qui faisait du sport, du théâtre, qui avait des amis. Bref, on comprend pas. On comprend rien.

— Elle a laissé un mot ?

— Pas de mot. Mais sur son compte Facebook, elle a écrit : *Des fois, c'est trop. Tellement trop.*

— Ça référait à quoi ?

— Aucune idée !

— Ben voyons ! Y avait pas une photo, un autre message ?

— Non. Comprenne qui pourra.

— Les parents ont rien vu venir ?

— Rien... à part qu'une fille de sa classe s'est tuée il y a un peu plus que deux ans.

— Quand même ! Les deux étaient proches ?

— Pas vraiment, non. Pas particulièrement. Mais ça a pu semer l'idée, non ?

— Le suicide, Rémy, ça se sème pas de même. C'est pas le genre d'affaires qui s'attrape comme un rhume. Faut souffrir pour se tuer. À quinze ans comme à soixante. Comment elle a fait ça ?

— C'est un peu spécial... Elle a dit à ses parents qu'elle allait avec des amis. Elle a été retrouvée dans un boisé sous une couverture. Pas de tente ou de projet de camping évident. Intoxication médicamenteuse, c'est ce qu'on pense.

— Comment ça, ce que vous pensez ? Le rapport de toxico, lui ?

— On l'attend. Le pathologiste a trouvé aucun traumatisme à l'autopsie. Je fais pression pour obtenir un rapport préliminaire de toxico. Tu sais comme c'est long... Mais ça s'enligne vers le suicide.

— Ah bon... C'est arrivé quand ?

— Il y a une semaine, ou huit jours. La nuit du 17 au 18 novembre. C'est un marcheur qui l'a trouvée au matin. Je... j'ai contacté l'enquêteur pour savoir... je le connais. Il m'a confirmé que ça serait classé comme un suicide. Bref, ça se rend au coroner et on cherche plus rien. »

Vicky le considère en silence. Rémy Brisson a bien des défauts, mais il est précis. Il faut qu'il soit vraiment troublé pour faire abstraction du temps nécessaire pour obtenir toutes les données avant de décider si oui ou non on poursuit une enquête. Elle le connaît depuis assez longtemps pour voir que le coup est extrêmement pénible à encaisser. Il ne s'est jamais montré aussi vulnérable.

« Qu'est-ce que je peux faire, Rémy ? Vous ne pensez tout de même pas que c'est un meurtre déguisé en suicide ?

— Non... non. Sa mère le pense. J'veux dire... elle pense qu'on l'a poussée à... Que jamais sa fille aurait fait une chose pareille si on l'avait pas... poussée, entraînée...

— Ça ressemble à une réaction émotive, non ? C'est du déni avant de pouvoir l'accepter. Ça prend du temps à digérer, un drame pareil. Même pour vous c'est dur, si vous la connaissiez.

— Je sais ben... »

Il se lève, fait les cent pas. Vicky se dit qu'il cherche ses mots pour la convaincre de travailler avec lui sur ce cas... qui ne lui en semble pas un.

Il revient vers elle: « Pourrais-tu la rencontrer? Juste la rencontrer et l'écouter? Moi, j'ai aucune objectivité. Elle passerait au bureau demain. Après, tu me diras ce que tu en penses. Et on décidera de ce qu'on fait.

— Attendez, Rémy: vous voulez dire que vous la croyez? Que vous avez des doutes? Celui qui a enquêté là-dessus n'en a pas, lui! Pourquoi fouiller?

— Je suis pas objectif. Quand Isabelle me parle, je perds mes moyens.

— Pourquoi? Elle est si convaincante que ça? Vous me cachez des éléments? Pourquoi?

— Parce que cette femme, c'est le grand amour de ma vie. »

\*\*\*